

I.

Mon nom dans cet endroit! Il résonnait comme un nom étranger. De petites contractions musculaires ont fait tressauter mes traits, mon cœur s'est serré et je me suis figée. De mon œil couleur turquoise à qui je dois une multitude de regards admiratifs, le plus grand amour de ma vie et sans doute ma carrière, j'ai fixé le sol. Mon esprit ne voulait rien savoir, mon regard ne voulait rien voir. Un petit crabe courait, pressé de disparaître dans son puits de sable. Je l'aurais bien suivi. Non, non et non, je ne voulais pas. « Ce n'est pas possible », me suis-je dit.

Mon nom tombait d'une voix chaude, d'une voix mielleuse, d'une voix qui aurait pu être prometteuse, avec cet accent reconnaissable entre tous. C'était le nôtre, celui de chez nous, le plus chaleureux qui soit. Pas cette fois, par contre.

En fait, je n'avais pas l'intention de parler à qui que ce fût. C'était sur une île, et c'était un coup du hasard.

J'ai tourné la tête que j'aurais plantée dans le sable. Je ne pouvais pas faire mine de ne pas entendre. J'ai scruté les environs du regard et retourné ma mémoire dans tous les sens.

— Madame Lucas!

J'avais bien entendu. La voix m'interpellait sur ce bout de plage encombré de plongeurs croulant sous le fardeau de leur équipement. Dix, quinze ou vingt secondes, le temps de penser que le monde est bien petit, et je l'ai vue dans sa tenue de plongée tout en couleur, distincte de celle des autres. Elle avait la tête légèrement penchée sur son épaule droite, une main dans ses cheveux, l'autre libre sur sa cuisse. Elle me souriait. Un large sourire. Des dents fraîchement blanchies, des dents trop blanches, alignées comme toutes celles qui ont passé des années ligotées par des broches. Un succès orthodontique.

Il faut avoir grandi comme moi la main sur la bouche et les lèvres serrées, transie de honte et de colère, il faut avoir eu des dents croches, plantées en désordre en rangées doubles, une incisive dans le palais et la canine par-dessus une autre dent pour être toujours obsédé par la dentition des autres. Une telle tare, une telle blessure ignorée, banalisée par mes parents et source des moqueries de ma cousine Shirley, à qui j'avais eu envie d'arracher l'arrogance des yeux et d'écraser la vanité de sa bouche outrageusement souriante. J'avais eu tellement honte! Honte de mes dents et honte de l'indifférence de mon père et de ma mère. J'ai tant scruté la bouche des autres, à l'école, à la télévision, au cinéma. Un jour, me disais-je, je sourirais sans cesse, partout, pour tout et pour rien. Sans cette bouche déformée par un accident à l'âge de six ans, j'aurais peut-être choisi un autre métier que celui de faire de la télévision. En fait, c'est ce qu'avait toujours affirmé mon frère, psychologue de profession et de caractère.

— Bonjour... ai-je répondu, d'abord évasivement.

Après quelques secondes d'hésitation, j'ai ajouté, au grand étonnement de mon interlocutrice :

— Bonjour, docteure Savaria!

— Vous vous rappelez mon nom? Quelle mémoire!
Vous m'impressionnez.

Une phrase échappée avec la délicatesse des gens bien éduqués. Au redressement de ses épaules, au mouvement subtil de sa tête, j'ai compris qu'elle était ravie, qu'elle ressentait un contentement prononcé, trop prononcé.

— Y a-t-il des gens qui vous oublient?

Elle a ignoré ma flatterie, du moins, elle a agi comme si elle l'avait ignorée. Eh oui, je me souvenais d'elle. Macha Savaria.

En quelques secondes, j'ai refait mentalement l'évaluation de la personne. Cinq à dix ans plus jeune que moi. Ses cheveux étaient plus longs et plus clairs que le jour où je l'avais interviewée en direct, au bulletin d'informations télévisé que j'anime tous les soirs. Sa minceur enviable frôlait la maigreur, ses joues creuses donnaient du relief au maxillaire. Ses lèvres étaient charnues, son cou, tendu par une mâchoire carrée, son teint, mat, et une tache sur la tempe gauche, une kératose de trois centimètres à laquelle mon regard s'accrochait, lui donnait mauvaise mine.

Elle m'a semblé aussi surprise que moi de cette rencontre sur une île des Antilles néerlandaises presque inaccessible pour les Nord-Américains, destination d'aucun vol direct, même depuis New York ou Miami. S'y rendre, c'était le vrai parcours du combattant, avec

de nombreuses escales, des heures d'attente entre les vols, une multiplication de contrôles de sécurité, des files interminables aux comptoirs des aéroports américains, des bagages lourds à cueillir et à déposer sur les courroies. Tout un périple. Des ennuis, des retards, des bagages perdus. Je l'avais fait de nombreuses fois, ce voyage, simplement pour plonger et me réfugier avec mon amour, pour fuir aussi. Ou peut-être simplement pour me retrouver, moi, Jasmine, sans être constamment accompagnée par mon métier de journaliste.

J'aurais préféré ne pas parler à Macha Savaria. Si j'avais voulu faire du social, je serais allée ailleurs. Pas à l'île Blanche.

— Y a-t-il d'autres de nos compatriotes ici? m'a-t-elle demandé sur un ton neutre de sa voix emmiellée, en prenant soin de ne pas nommer notre ville, notre pays.

— J'y suis venue très souvent dans le passé et je n'y ai jamais rencontré de connaissance.

— Les gens n'osent peut-être pas vous parler. Les célébrités, c'est intimidant, madame Lucas.

Voilà, elle me dédiait un certificat de célébrité. Qu'est-ce qu'on peut répondre à ça? Je n'ai rien dit. Ni même souri. Je suis connue uniquement dans mon pays et c'est parce que je fais de la télévision. Je l'avais croisée à cause de mon métier, justement, une année plus tôt.

— C'est un honneur de vous revoir. Vous faites de la plongée sous-marine?

Le ton qu'elle avait pris, cette fois, avait écrasé les mots. Il n'y avait eu que le ton. Les syllabes basses avaient échoué quelque part ailleurs, mais pas dans

mes oreilles. Il y avait eu ses mimiques, aussi, sa tête penchée, son regard sur ses pieds, son air intimidé de jeune fille. L’infexion de sa voix si soudainement enfantine qui se voulait gracieuse et qui l’était. J’ai dû prendre un air perplexe. Elle a répété sa question de la même manière. Cette fois, j’y ai prêté attention.

— Depuis longtemps..., quinze ans. Et vous?
— Je termine ma certification.

Elle s'est mise à m'expliquer, tout en détail, sur un ton qui épousait à la fois les excuses et la fierté, pourquoi elle avait choisi cette île si éloignée de tout. Elle avait passé la semaine à titre d'invitée dans un congrès médical, *Dive Medecine*¹. Je ne lui ai pas posé la question qui m'a trotté dans la tête, mais je me demandais bien ce qui intéressait une psychiatre dans la médecine de plongée? Comme si elle avait entendu mon interrogation silencieuse, elle m'a expliqué qu'une compagnie pharmaceutique lui avait payé le voyage pour qu'elle anime des séminaires sur les attaques de panique possibles en plongée et sur le concept de phobie des profondeurs. La compagnie fabriquait des pilules vraiment efficaces qui, apparemment, mettaient fin à tous les troubles paniques, les phobies et les manies.

Les conférences se déroulaient le matin très tôt. Les après-midi, on offrait des leçons de plongée par la méthode *Paddy Open Diver*².

-
1. La médecine relative aux effets de la plongée sous-marine et aux accidents de plongée.
 2. PADI (Professional Association of Diving Instructors), la plus grande organisation de formation à la plongée sous-marine de loisir.

— Je plongerai demain en bateau pour la première fois et j'ai très hâte, a-t-elle ajouté. Je viens tout juste de refaire le test des poids. Je dois faire le calcul de mon azote résiduel.

Sa voix venait de changer de registre. D'enjôleuse, elle était passée à scientifique. J'ai senti le besoin de me réfugier sous un parasol et de remonter mon paréo pour me camoufler. Je dois l'avouer: j'avais l'impression d'être sous les projecteurs, tant elle me scrutait.

Elle mettait tant d'effort à jouer la femme discrète qu'on ne pouvait que la remarquer. Elle mettait tant d'effort à ne pas paraître prétentieuse! Chacun de ses gestes était mesuré, pensé. Elle semblait vivre toutes les minutes de sa vie sous observation. Elle marchait en fixant le vide ou le sol, comme si sa beauté l'intimidait.

Ils étaient six plongeurs novices. Les profondeurs, les couleurs, le silence, la vie étrange, le sentiment d'être des élus d'un autre monde, ils en rêvaient. Étaient-ils tous médecins? Allais-je passer mes journées de vacances dans un service médical? Allais-je devoir supporter toute la semaine les problèmes de santé que les autres plongeurs s'empresseraient de leur confier?

Pour le moment, ils évaluaient en mer, à quelques mètres de la plage, les lests nécessaires en vue de la plongée du lendemain en bateau. De la plage, ils étaient allés au large avec leur scaphandre pour tenter de descendre sous cette mer, si concentrée en sel que c'en était une véritable marinade. Épuisés, courbés, le scaphandre sur le dos, ils revenaient sur la plage en vacillant chaque fois qu'un léger ressac les rattrapait. Les palmes dans les mains, le masque sur la tête, la

respiration rapide, ils avançaient en claudiquant sur le sable chaud avant de déposer leur équipement près du bassin.

Ils se remémoraient, silencieux et inquiets, les gestes routiniers d'une fin de plongée: fermer le robinet de la bouteille d'air, appuyer sur le bouton de purge pour enlever la pression d'air du détendeur, déconnecter le système et détacher le manomètre, enlever le détendeur, le sécher et replacer le bouton, dénouer la sangle attachée à la bouteille et la coucher pour éviter qu'elle ne tombe, tremper l'équipement dans les bacs d'eau douce...

Ces petits gestes, cette lueur d'anxiété dans les regards, les bruits, les odeurs, tout ce rituel, c'était du déjà vu et du déjà vécu pour moi. Ces souvenirs explosaient en rafales dans une douleur insoutenable, alors que ceux que j'étais venue retrouver, je les espérais agréables, ou au moins neutres.

Oh! Mais quelle souffrance!

Avant de m'engager dans un nouvel avenir, je voulais bien revisiter ce passé, en y remettant d'abord le petit orteil, comme pour en sonder la température. Mais voilà que je m'y retrouvais sans plus de préparation, comme on se jette à l'eau d'un coup. Je me retrouvais submergée de souvenirs m'occasionnant une douleur à couper le souffle, à me transpercer. Et je n'en étais qu'à la première journée.

Ces images de Simon, son charmant sourire, ses éclats de rire, le goût de ses lèvres charnues, son crâne devenu chauve et auréolé d'une chevelure argentée,

son torse musclé et velu, ses cuisses fortes et solides, ses mots tendres, ses appels téléphoniques, ses promesses d'avenir. Mon système lacrymal s'est mis à pomper, mais je l'ai mis en échec. J'ai de l'expérience; la télévision m'a appris à contrôler mon image et à sourire.

Notre histoire, la nôtre, celle de Simon et moi, avait chaviré brutalement. C'était à n'y rien comprendre.

À cet instant précis, embarrassée par une larme tremblante à la pointe d'un cil, les pieds frétillants sur un sable bouillant, j'ai eu peur de ne jamais pouvoir guérir de lui. Mais surtout, je ne pressentais pas la tournure que prendrait cette semaine que j'avais espérée sans histoire.